

Anthropologie et Sociétés



Joseph J. TOBIN (sous la direction de) : Re-made in Japan. Everyday Life and Consumer Taste in a Changing Society, New Haven et Londres, Yale University Press, 1992, viii + 264 p., illustr., bibliogr., index.

Michel Richard

Volume 18, numéro 3, 1994

Frontières culturelles et marchandises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015336ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015336ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, M. (1994). Compte rendu de [Joseph J. TOBIN (sous la direction de) : Re-made in Japan. Everyday Life and Consumer Taste in a Changing Society, New Haven et Londres, Yale University Press, 1992, viii + 264 p., illustr., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 18(3), 137–139.
<https://doi.org/10.7202/015336ar>

Références

BAUMAN Z.

1992 *Intimations of Postmodernity*. Londres : Routledge.

MAFFESOLI M.

1988 *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris : Méridiens Klincksieck.

Joseph J. TOBIN (sous la direction de) : *Re-made in Japan. Everyday Life and Consumer Taste in a Changing Society*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1992, viii + 264 p., illustr., bibliogr., index.

Re-made in Japan est le portrait en douze tableaux d'une dimension de la société japonaise contemporaine relativement peu analysée par des auteurs étrangers (généralement plus intéressés par la grande productivité nipponne), soit ses habitudes de consommation et le rôle que joue l'Occident dans la vie quotidienne des Japonais. Les douze tableaux, certes de valeur inégale, ont néanmoins le mérite d'aborder des thèmes très concrets, allant des méthodes de mise en marché de produits occidentaux dans les grands magasins à l'introduction du tango avant la Seconde Guerre mondiale, en passant par la signification du bain pour les Japonais et la bonne façon de consommer de l'alcool.

Dans son introduction, Joseph J. Tobin, tout en soulignant le rôle fondamental de l'Occident dans le développement du Japon moderne, réfute la thèse populaire au Japon comme à l'étranger voulant que les Japonais soient essentiellement un peuple d'imitateurs, incapables ou peu intéressés à créer (p. 3); à ses yeux, les Japonais cherchent plutôt la synthèse du familier et de l'exotique, du moderne (occidental) et du traditionnel (japonais) (p. 4). Sans remettre totalement en question la recherche de synthèse en tant que telle, je pense qu'il faut d'une part souligner le réductionnisme inhérent à cette conception binaire du monde qui consiste à opposer Japon et Occident, tradition et modernité, conception que l'auteur semble partager avec beaucoup de Japonais. D'autre part, dans la même foulée, il faut je crois remettre en question, en accord avec Scott Clark (« The Japanese bath: extraordinarily ordinary », p. 89 à 105), les perceptions préétablies des deux éléments d'une telle conception binaire du monde; Clark démontre en effet avec beaucoup d'à-propos comment le bain traditionnel peut paraître tout à fait exotique aux yeux de beaucoup de Japonais, alors que ceux-ci considèrent certains éléments issus de la technologie moderne et ajoutés à la pratique du bain comme étant traditionnels. En d'autres termes, il me semble douteux que les Japonais divisent si clairement le monde qui les entoure.

Toujours en introduction, Tobin ajoute : « Les chapitres de ce livre visent à rendre familier (*deexoticize*) et à départiculariser le Japon en expliquant la signification que les Japonais donnent aux choses et aux coutumes occidentales. Nous espérons qu'après la lecture de ce livre, certains produits culturels auparavant invraisemblables, comme la pizza au calmar, auront du sens » (p. 3; notre traduction). Je crois que cette citation résume bien l'état d'esprit dans lequel certains chapitres ont été écrits. Pourquoi une pizza au calmar doit-elle être nécessairement exotique ? Elle est exotique seulement si elle va à l'encontre des habitudes de ceux et celles qui l'examinent; elle est exotique si l'on considère *a priori* que pizza et calmar ne font pas bon ménage, ne peuvent faire bon ménage. Or, le point de vue de la majorité des auteurs des douze tableaux est exactement celui décrit plus haut. Presque tous Américains, ils posent *a priori* la culture occidentale, et plus particulièrement la culture américaine, comme étant l'élément ultime

sur lequel peut se fonder l'étude d'une culture non occidentale. Bref, leur propre culture leur sert d'hypothèse de travail.

Dans son article sur le chef japonais d'un restaurant français de Hawaï (p. 159-175), Jeffrey Tobin souligne la représentation que se fait le chef de celle que se font les Français de la cuisine japonaise. Autrement dit, le chef japonais essaie de se mettre dans la peau d'un Français qui imagine la cuisine japonaise. Je pense que *Re-made in Japan* suit exactement le même modèle : il s'agit de la représentation que se font les auteurs américains de celle que se font les Japonais de l'Occident et de l'Amérique. En conséquence, même si Joseph J. Tobin souligne avec insistance le choix du terme *domestication* pour expliquer l'engouement des Japonais pour les choses occidentales, cherchant par ce terme à désigner un processus actif, moralement neutre et démystifiant (p. 4) (contrairement à des termes plus péjoratifs comme occidentalisation, modernisation ou imitation), il n'en demeure pas moins que si ce livre permet de bien saisir *comment* les Japonais consomment l'Occident, il ne nous dit pas *pourquoi* les choses doivent être ainsi. C'est donc tout un pan de l'histoire moderne du Japon qui est ici escamoté, à l'époque même où le Japon, sous la bannière de l'internationalisation, tente de redéfinir sa place dans le monde et ses relations avec l'Occident et les autres pays d'Asie.

Si l'approche globale de ce livre invite à la critique, certains tableaux méritent d'être lus. On peut les diviser en trois grands groupes. D'abord, les transformations encourues sous l'influence de l'Occident : l'utilisation de l'anglais au Japon (Stanlaw), les transformations du secteur rural à la suite de l'introduction des tracteurs, des téléviseurs et du téléphone (Kelly), le bain japonais (Clark) et les convenances au moment de boire de l'alcool (Smith). Il ressort de ces divers tableaux que l'influence de l'Occident a certes modifié la façon de faire les choses, mais les Japonais continuent à parler japonais, à se baigner et à boire selon des habitudes profondément japonaises. Par ailleurs, en ce qui concerne le Japon rural, il semble que les changements aient été plus profonds, car non seulement la façon de travailler, mais également la structure familiale et le rôle traditionnel des sexes ont été modifiés. Je crois toutefois qu'au lieu d'y voir mordicus une influence de l'Occident, il faudrait plutôt y reconnaître les conséquences de la pénétration du capitalisme dans le secteur de l'agriculture. Dans l'ensemble, il faudrait pour ces tableaux parler moins de synthèse de différentes cultures que d'introduction d'éléments extérieurs (ou perçus comme tels) simplifiant la vie quotidienne.

Deuxièmement, l'utilisation de l'Occident à des fins strictement commerciales : les grands magasins (Creighton), la décoration intérieure (Rosenberger), l'industrie de la mode (Kondo), les touristes-consommateurs japonais à Hawaï (Nitta), l'histoire du tango au Japon (Savigliano) et le parc Disney de Tokyo (Brannen). Dans l'ensemble, ces tableaux démontrent comment sont mis en marché la culture et les produits occidentaux au Japon. De tous ces thèmes, et non pas uniquement du parc Disney, on peut dire qu'ils représentent l'industrie du rêve au Japon. Des cours d'anglais offerts par les grands magasins aux techniques de camouflage des éléments japonais (ou perçus comme tels) d'un modeste appartement, ces tableaux révèlent à quel point les Japonais utilisent l'Occident (ou la perception qu'ils en ont) comme modèle, tout en nous démontrant que la « domestication » peut parfois demeurer superficielle et que le japonisme, et même la « japonité », peuvent, comme le soulignent plusieurs de ces auteurs, servir d'auto-exotisme tout en favorisant la consommation. Il en va de ces choses comme de la mode en général : elle passe et d'autres choses doivent être consommées.

Finalement, la reconstruction de schèmes culturels familiers dans un environnement exotique : le comportement distinct des femmes et des hommes dans une maison pour personnes âgées (Bethel) et les frustrations d'un chef japonais dans un restaurant français de Hawaï (J. Tobin). Ces deux tableaux dépeignent la résistance culturelle face à un milieu hostile. Les personnes âgées recréent l'atmosphère nécessaire, dans un monde amputé d'éléments japonais fondamentaux, pour établir des relations sociales, alors qu'un chef japonais, imbibé de culture

culinaire française, en vient à tenter de réinventer la cuisine japonaise comme il la croit perçue en France. Ici, ce n'est ni synthèse, ni imitation, ni domestication qui sont en jeu; c'est plutôt le conflit qui s'y dessine en filigrane, malgré la résignation évidente.

Domestication ? Peut-être. Mais pourquoi une domestication volontaire ? Voilà à mon avis ce qu'aurait pu être le thème central de l'ouvrage, qui vaut tout de même d'être lu pour ses tableaux stimulants de la vie quotidienne dans le Japon d'aujourd'hui.

Michel Richard
Centre d'études de l'Asie de l'Est
Université de Montréal

Jean COMAROFF et John COMAROFF (dir.) : *Modernity and its Malcontents. Ritual and Power in Postcolonial Africa*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, 233 p., index.

Ce volume, résultat d'un symposium tenu en hiver 1990, comprend huit contributions qui examinent les réactions sociales à l'un ou l'autre aspect de la « modernisation » et de ses effets en Afrique. La première partie, intitulée « (Re)visions of Power, Ritual (Trans)formations », comprend trois textes. Adeline Masquelier décrit l'introduction des marchés ruraux en République du Niger et la riposte des anciens maîtres de la terre à ce qu'ils considèrent comme une spoliation. Ces maîtres traditionnels luttent contre l'Islam, considéré comme le principal agent du changement, en faisant agir les dieux païens et en créant un culte ambigu cherchant à s'approprier le pouvoir de l'Islam tout en le contestant.

Deborah Kespín explore les changements survenus dans le culte nyau du Malawi. Celui-ci permet aux villageois de donner sens à leur monde en investissant les symboles du culte de significations nouvelles qui font une place aux catégories de personnes issues du monde colonial et postcolonial.

Le dernier texte, de J. Lorand Matory, traite de la transformation des cultes de possession et de leur personnel dans la ville yorouba d'Igboho. Ces cultes de possession dédiés au dieu Shango sont analysés chronologiquement dans leurs combats contre les dieux de la ville d'Oyo, le colonialisme et, aujourd'hui, tous ceux qui prétendent relever d'une religion révélée. L'auteur examine ces cultes sous l'angle de certains de ses concepts clés, des tropes, et essaie d'en montrer l'efficacité.

La seconde partie du livre, « Moral Economics, Modern Politics, Mystical Struggles », montre comment ces réactions à la modernisation expliquent en termes de sorcellerie presque tous les changements considérés par une partie au moins de la population comme délétères. Les auteurs qui prévoyaient la disparition de ces phénomènes à cause de l'urbanisation et de la scolarisation ainsi que les intellectuels africains qui accusaient, à l'époque de l'indépendance de ce continent, les ethnologues de s'intéresser à des pratiques archaïques en voie de disparition rapide en seront pour leurs frais en lisant ce livre. Les explications par le surnaturel sont bien vivantes et s'adaptent aux nouvelles réalités. Que ce soit chez les Hausa du Niger (Pamela G. Schmoll), les Ibo (Misty L. Bastian) et les Yoruba (David Apter) du Nigéria, les Ngoni de Zambie (Mark Auslander), les soupçons et les accusations fleurissent pour faire du sens à propos des changements sociaux qui affectent les populations, comme les fluctuations de l'économie, l'impact des migrations sur le milieu d'origine, les conséquences de l'introduction de l'Islam, et j'en passe... Il faut souligner ici, signe des temps, qu'un pays africain, au moins, a aboli les lois coloniales interdisant les accusations de sorcellerie qui peuvent être aujourd'hui portées officiel-